

Lettre de Paris

L'Archéologie et l'amour du merveilleux.

Nul ne peut dire que l'archéologie ne soit pas une belle science. Parmi toutes celles à qui les hommes prodiguent les ressources de leur intelligence et les facultés de leur imagination, il n'en est point, peut-être, qui soit aussi parfaite. C'est qu'elle est essentiellement basée non sur le chiffre mais sur la poésie, et que la poésie, qu'on le veuille ou non, paraît encore, dans nos temps si terriblement voués aux spéculations réalistes la seule force capable d'émouvoir la masse humaine.

Paradoxe ? Moins qu'on ne le croit. Je n'en veux pour preuve que cette retentissante querelle qui met aux prises autour des fouilles de Glozel, les plus grands savants dont s'honore la science française.

Je ne sais si, comme certains ont tendance à le faire, l'histoire de Glozel s'apparente à celle, de joyeuse mémoire, de la Tiare de Saitapharnès. Y a-t-il mystification, supercherie ? Loin de moi la prétention de le dire. En ces sortes de choses, une prudence extrême s'impose. Mais il n'est pas interdit de constater que les savants les plus authentiques, les plus universellement réputés, et qui ont — tous — droit au respect des profanes et des ignorants que nous sommes, ne parviennent pas à se mettre d'accord, et rééditent, dans ce début de XX^e siècle, qui semblait voué à des querelles plus prosaïques sur les pétroles, les salaires, le communisme et le mazout, des controverses qui, il y a près d'un siècle, émouvaient l'Académie et inspiraient l'humour des dessinateurs et des chansonniers.

Quel que soit l'enseignement qu'on puisse tirer de ces disputes ; quoi que demain nous apprenne, Glozel pourra prendre date dans l'histoire. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la querelle remonte déjà à quelques mois. Ce qu'elle est en réalité ? Voici :

En mars 1924, un certain monsieur Fredin, en creusant un ter-

rain qu'il possède à Glozel, ramenait au jour des briques couvertes d'inscriptions. Avec ces briques, apparaissaient des vases, des tablettes, des objets divers, qui attirèrent l'attention des archéologues. Bientôt, Glozel fut célèbre. Des Académiciens se passionnèrent pour ces trouvailles. Un illustre historien, malgré son grand âge, accourut d'Espagne. Et l'on ne tarda pas à savoir que les fouilles entreprises dans ce terrain du centre de la France avaient une importance égale à celles entreprises naguère dans les Pyrénées, et tendaient à prouver, une fois de plus, que le sol de France avait porté, autrefois, une civilisation aujourd'hui disparue, mais dont les vestiges, mis à jour morceau par morceau, révélaient un singulier raffinement.

Qu'il y ait eu, avant nous, des peuples sur cette terre généreuse : que ces peuples aient atteint un certain degré de civilisation, il n'y a là rien d'étonnant. Les fouilles récemment entamées dans d'autres provinces françaises, nous ont révélé, en effet, qu'en des âges très anciens des nations vivaient sur cette terre et n'ignoraient rien des « perfectionnements industriels » par quoi leur existence se haussait à un niveau assez élevé. Le miraculeux, à Glozel, c'est qu'on se trouvait devant des inscriptions ; qu'on y avait la certitude d'un langage écrit — on croyait même reconnaître des signes alphabétiques parents de l'écriture phénicienne — et que dès lors s'ouvraient des perspectives nouvelles, inattendues, qui font remonter à une époque qu'on peut chiffrer par centaines de siècles, la faculté qu'ont les hommes de se servir d'une langue scripturale.

On conviendra que cette révélation ne manquait pas d'importance, et que les savants avaient quelque droit de s'émerveiller. C'est ce qu'ils firent. On dépassait — et de beaucoup — l'intérêt des fouilles de Carthage, de Mycènes et de Troie. On était devant les vestiges d'une civilisation nouvelle, inconnue jusqu'ici, et vieille à donner le vertige.

x x

Que M. Salomon Reinach, le grand maître en la matière, accouru l'un des premiers à Glozel, se soit trouvé transporté d'admiration, n'est pas fait pour nous surprendre. Rapidement, il assigna à ces trouvailles un âge approximatif. Pour lui, tous ces dessins, toutes ces inscriptions appartenaient à l'époque néolithique. Jamais

pareille richesse n'avait été exhumée. Et M. Salomon Reinach essayait, nouveau Champollion, de trouver la clé de cet alphabet, grâce à quoi devaient s'ouvrir les portes d'une intelligence longtemps annihilée, mais providentiellement réapparue.

Il faut bien le dire, M. Salomon Reinach et ses amis rencontrèrent vite la contradiction. Leur plus ardent adversaire fut M. Camille Jullian, l'historien de la Gaule, l'homme, à l'heure actuelle, qui connaît le mieux le vieux terroir français. Penché, lui aussi, sur les exhumations de Glozel, il nia tout de suite la haute antiquité de ces objets. Pour l'illustre maître, il s'agissait uniquement de pierres remontant au III^e siècle de notre ère, c'est-à-dire à l'époque gallo-romaine. Mieux encore : M. Camille Jullian déchiffrait les inscriptions, leur donnait un sens précis, affirmait qu'on se trouvait devant des formules de sorcellerie et non point devant des vestiges d'une civilisation inconnue.

La controverse, limitée à ces deux thèses, eût pu longtemps opposer ces deux maîtres, si, tout récemment, M. Dussaud, archéologue spécialisé dans l'art phénicien n'était intervenu. Il fit à l'Académie une communication, qui ne demeura pas secrète, et qui porta le trouble dans tous les esprits. Inscriptions gallo-romaines ? Témoignages de préhistoire ? Ni l'un ni l'autre, affirma M. Dussaud. De l'enquête à laquelle il s'était livré, résultait avec une impressionnante logique, que Glozel, scientifiquement, n'existe pas, qu'il ne s'agit en l'espèce que d'une mystification colossale. Les pierres, les divers objets découverts ? Apocryphes. Jamais, à entendre l'éminent archéologue, il n'y eut là de tombeau. L'absence d'ossements lui tient lieu de preuve décisive. Il veut démontrer, au surplus, que les mystificateurs ne sont guère savants. Pour lui, les premières inscriptions trouvées sont grossières, gravées dans la brique crue, nettement fausses. Chose curieuse : à mesure que le monde savant se passionne, que la controverse prend une allure plus ferme, les objets exhumés se « scientifisent ». Ils semblent créés pour les besoins d'une cause. Et M. Dussaud, s'appuyant sur cette argumentation troublante — et du reste sans accuser personne — nie Glozel, sans valeur, simple mystification éhontée où se sont laissés prendre ses grands confrères.

Jamais peut-être révélation n'eut autant de retentissement que celle-ci. Tandis que, de part et d'autre, les partisans de l'époque néolithique et ceux de l'ère gallo-romaine s'obstinent dans leurs

déductions, M. Dussaud précise ses accusations. Très vite, la discussion hausse d'un ton, devient aigre. On échange des mots plutôt vinaigrés. Du fiel coule dans le ruisseau académique. On a l'impression que la querelle n'est plus scientifique, qu'elle devient personnelle, et que les savants en cause, oublieux des intérêts supérieurs de la science, ne songent plus chacun qu'à défendre sa vitrine.

Pendant ce temps, à Glozel, M. Fredin a enclos ses quelques ares de terre miraculeuse d'une clôture. Les fouilles se poursuivent. On paie taxe pour accéder au terrain, On paie taxe pour voir, dans la petite maison transformée en musée, les objets qui suscitent de telles discussions. Comme on peut le croire, le snobisme s'en mêle. Glozel est situé à quelques kilomètres de Vichy. Il est de bon ton, désormais, entre une cure aux bains et une partie de baccara, de se rendre aux lieux miraculeux. C'est la grande affluence, habilement drainée par cette publicité de premier ordre que font, sans même s'en apercevoir, les Académiciens déchainés.

Que résultera-t-il de ceci ? L'enquête, toutes parties présentes, proposée par M. Dussand, et acceptée par ses collègues, permettra-t-elle de découvrir la vérité ? Encore qu'on puisse en douter, il faut qu'on le souhaite. Dans l'intérêt de la science d'abord. Ensuite, dans l'intérêt du public. Parfaitement. Les foules ont faim de merveilleux. Elles n'aiment pas qu'on détruise leurs idoles. Quand leur imagination peut vagabonder dans des époques lointaines, elles se sentent singulièrement heureuses. J'exagère ? Allons donc !

× ×

Au haut du Causse qui prolonge le massif central s'ouvre le gouffre de Padérac. Je vous conseille une excursion dans ce pays admirable. Vous visiterez le gouffre. On ne manquera pas de vous montrer, incrustée dans la pierre, l'empreinte du pied de saint Martin. Ne doutez pas, ou n'en ayez pas l'air. On vous considérerait comme un pauvre d'esprit.

Comment cette empreinte se trouve là ? C'est bien simple. Au temps où le bon saint évangélisait cette région de la Gaule, un soir qu'il revenait, n'ayant gagné que peu d'âmes au christianisme, il rencontra, en cet endroit, Satan qui s'en revenait, chargé d'une ample moisson d'âmes. Entre le diable et le saint la querelle éclata.

Martin voulait gagner ces âmes perdues dans le sac de Satan. Alors, ce dernier proposa ce marché : si saint Martin, chargé du sac, peut franchir d'un bond le gouffre, les âmes lui appartiendront.

Le sac était énorme. Il y avait là quelques centaines, peut-être quelques millions d'âmes. C'est lourd des âmes damnées. Et Satan ricanait. Mais la foi soutenait le bon saint. Il mit le sac sur son épaule, s'arcbuta, et, vian ! vola par dessus la crevasse.

Léegnde, dites-vous ? L'empreinte est là, inscrite dans la pierre, pour l'éternité. J'ai voulu sourire d'abord, quand l'histoire me fut contée. Puis, j'ai réfléchi. A quoi bon enlever aux hommes les joies que le merveilleux entretient dans leur cœur ? Il y a là de la beauté. La beauté est toujours saine. Respectons-la.

Quelques jours après, je me trouvais à Cabrerets, dans cette vallée du Celé qui est, certes, l'un des joyaux les plus purs de la France. Là, il y a sept ou huit ans, après de dures et dangereuses investigations, l'abbé Lemozie a découvert des cavernes. Elles sont d'une rare beauté. Dans sa petite maison adossée à la montagne, l'abbé a constitué un musée. Il y a réuni les javelots, les aiguilles, les pierres couvertes d'inscriptions, les fragments de crâne, les dessins néolithiques que sa descente dans les grottes lui a permis de découvrir. Modeste, timide, un peu bourru, l'abbé m'a montré ses trésors. Puis il m'a dit : « Allez voir les grottes. Elles sont belles ».

Oui, belles et rares. Des hommes ont dû vivre ici. Il y a dix ou quinze mille ans — qu'importe l'écart de quelques milliers d'années — des êtres, en suite de circonstances inconnues, ont séjourné dans ces cavernes. De leur passage, ils ont laissé des témoignages précis : ces dessins, représentant rennes, chevaux, mammouths, dont la pierre a conservé le trait sûr, la ligne audacieusement synthétique, d'une netteté et d'un caractère que les artistes d'à présent seraient bien en peine d'égalier.

J'admirais, quand on me montra, dans la glaise solidifiée, l'empreinte de deux pieds : un pied de femme, un pied d'enfant. Auprès, le bout d'une canne ou d'un bâton s'enfonçait dans la glaise. C'était net. On eût dit que ces empreintes avaient été faites hier, mettons il y a dix, vingt, ou cinquante ans. Gravement, on m'a dit : empreintes préhistoriques. Et tout de suite, vous imaginez quels rêves de poètes se sont élevés sous ces voûtes aux

calcaires ruisselants, aux pylônes hauts comme des portiques, aux végétations stalagmitaires.

Le malheur a voulu que, partout, j'ai retrouvé la même glaise. En certains endroits, elle était encore malléable. D'une pression à peine appuyée, on pouvait inscrire ses empreintes, car la grotte est encore vivante, c'est-à-dire que le travail naturel de cristallisation n'est pas arrivé à son terme. En sortant de là, j'ai fait part de mes observations et de mes doutes aux amis qui m'accompagnaient. Ah ! la clameur, alors ! Je n'en retiens que ceci : « Pourquoi nous dire cela ? C'était si beau, si émouvant, l'évocation de ces existences inconnues et lointaines ! »

Et bien, là, en toute franchise, j'ai eu tort. J'avais, comme un pataud, comme un bêt, piétiné de l'illusion, tué du merveilleux. Qu'est-ce que ça peut faire, en somme, quelques centaines de siècles de plus ou de moins ? Au regard de l'éternité, qu'importe ! Ne brisons pas les beaux rêves, ne portons pas une torche trop lumineuse dans les ténèbres du passé. Ne doutons pas.

Et c'est pourquoi, je souhaite qu'à Glozel on se mette d'accord pour la préhistoire. Même si s'était faux ; la science n'y perdrait pas. Car cette science n'est pas expérimentale, elle n'a rien de mathématique, elle est tout entière nourrie de poésie. Et les grands enfants que sont les hommes — nous tous, mes frères — ont faim et soif de légende et de merveilleux.

PAUL PRIST.
